

**MERLIN-KAJMAN Hélène. *Lire dans la gueule du loup. Essai sur une zone à défendre, la littérature***

Paris : Gallimard, 2016, 320 p.

**François Jacquet-Francillon**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/rfp/4920>

DOI : 10.4000/rfp.4920

ISSN : 2105-2913

**Éditeur**

ENS Éditions

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 décembre 2015

Pagination : 111-114

ISBN : 978-2-84788-863-8

ISSN : 0556-7807

**Référence électronique**

François Jacquet-Francillon, « MERLIN-KAJMAN Hélène. *Lire dans la gueule du loup. Essai sur une zone à défendre, la littérature* », *Revue française de pédagogie* [En ligne], 193 | octobre-novembre-décembre 2015, mis en ligne le 31 décembre 2015, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rfp/4920> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rfp.4920>

---

**MERLIN-KAJMAN Hélène. *Lire dans la gueule du loup. Essai sur une zone à défendre, la littérature*. Paris : Gallimard, 2016, 320 p.**

Une première originalité de cet ouvrage tient à son intérêt pour une manière de lire qu'on aurait pu croire surannée parce qu'elle a des antécédents très anciens dans l'histoire de la culture (sacrée ou profane) et des techniques culturelles : la lecture à voix haute pour autrui. Hélène Merlin-Kajman relate – elle l'avait déjà fait dans un roman (2009) –, plusieurs situations de ce genre, dont certaines pratiquées par elle à destination de ses propres enfants. Ceci et la réflexion sur quelques émotions associées donnent à cette étude la teneur d'une méditation – au-delà de l'« essai » qu'indique son sous-titre.

Mais pour que cette situation soit un partage authentique, il faut, selon l'auteur, qu'elle s'effectue sur un mode *transitionnel*, en entendant par là, suivant les explications bien connues de D. W. Winnicott relatives à l'objet et l'espace transitionnels<sup>1</sup>, un mode qui donne à l'enfant la capacité d'assimiler le monde extérieur à son monde intérieur, et qui, avec ce pouvoir de symbolisation, lui permette d'affronter l'alternance de la présence et de l'absence de l'autre – l'autre à la parole duquel il est « relié », comme dit H. Merlin-Kajman (p. 75) en une formule qui rappelle Lacan et, plus encore, Françoise Dolto. Dans un tel processus, le récit, s'il s'agit de récit, est possédé par le sujet comme on possède un objet vivant, mais un objet qu'on a tout loisir de changer voire de recréer au gré de son imaginaire. N'est-ce pas ce genre d'appropriation qui confère le statut de *fétiches* aux séquences d'images et de musiques qui parfois nous « trottent dans la tête » des journées entières sans même nous libérer au moment de s'abandonner au sommeil ?

Ce livre nous renseigne donc sur l'efficacité psychique de la littérature. Mais pour saisir la complexité de la réception subjective des textes littéraires dans les circonstances objectives de lecture, H. Merlin-Kajman, loin de l'intellectualisme des approches sociologiques, historiques didactiques ou autres, où il n'est question que d'intelligence des messages et de performance des lecteurs<sup>2</sup>, met d'abord en évidence l'obstacle majeur auquel se heurte le partage transitionnel, à

savoir la logique du *trauma*. Processus transitionnel et processus traumatique constituent ainsi les deux moments d'une dramatique de la lecture (la lecture... « dans la gueule du loup »).

Dans la théorie freudienne, la notion du trauma est un lieu de difficultés, peut-être même un point resté sans solution définitive<sup>3</sup>. On peut toutefois admettre que le « traumatique » désigne une manière d'être affecté par un événement, une situation, un acte, une vision, un propos, etc., mais une manière telle que l'intégration de l'événement extérieur au monde intérieur du sujet est empêchée voire impossible. D'où la tendance à la répétition, qui tente de maîtriser et réduire le trauma et la souffrance qu'il engendre. On se souvient de l'analyse par Freud de l'enfant qui, à l'aide d'une bobine de fil lancée au loin puis ramenée à soi, ne cesse de reproduire le départ et le retour de la mère...<sup>4</sup>. Au contraire de l'objet transitionnel, l'objet ou plutôt la scène traumatique n'est pas assimilable, pas apparée aux contenus et aux formes de la vie mentale du sujet ; elle est même destructrice de cette vie. C'est un type d'« épreuve psychique qui ne peut pas s'inscrire dans une histoire » affirme H. Merlin-Kajman (p. 74). Sans doute le trauma est-il porteur d'une trop grande quantité d'affects, ou d'affects d'une trop grande intensité, qu'aucun récit ne peut donc relever, et auxquels ne peut correspondre aucune représentation connue du sujet, normale, familière. Le trauma ne crée rien, il ne construit aucune expérience (p. 50).

Ainsi défini hors de la thérapeutique et de la clinique des névroses, comment agit le processus traumatique ? Prenons les choses en amont. Tout individu qui reçoit un texte littéraire (roman, théâtre, poésie ou autre), narratif la plupart du temps, noue un pacte implicite avec ce texte<sup>5</sup> et son essentielle visée idéale : il lui accorde un crédit de vraisemblance<sup>6</sup>. Et ce, même si le récit, y compris un mythe, une allégorie, s'éloigne de toute expérience humaine et anime des créatures chimériques, des monstres, des héros, des saints, ou bien met en scène autant d'incarnations supérieures du bien ou de la justice, des figures de l'amour

1 Voir Winnicott, « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels » (article de 1953, paru dans *De la pédiatrie à la psychanalyse*, 1976). Voir aussi Dolto, 1984, notamment p. 65 et 223.

2 Le fameux chapitre de Michel de Certeau sur la lecture comme « braconnage » mériterait lui-même d'être interrogé sur ce plan. Voir *L'invention du quotidien*, 1980, p. 279-296.

3 Sur ces difficultés et les différentes versions adoptées par Freud, voir Valabrega, [1980] 1992, notamment p. 76-79.

4 Voir Freud, [1920] 1973 et [1919] 2010.

5 La formule, « pacte implicite », appliquée à cette situation, est assez usitée. Je l'emprunte en l'occurrence à la remarquable étude de Florence Bouchet, *Le discours sur la lecture en France aux <sup>xiv</sup> et <sup>xv</sup> siècles : pratiques, poétique, imaginaire*, 2008, p. 248.

6 Y compris telle qu'en traite Gérard Genette, en se situant sur le plan des normes de la bienséance, dans « Vraisemblance et motivation » (1968).

angélique ou de la passion démoniaque, les triomphes de la loyauté et les ruses de la trahison. Sans une telle propension à adhérer au récit, qui n'est bien sûr qu'une disposition au fantasme, le lecteur ou l'auditeur ne pourrait pas être affecté : il n'y aurait pour lui pas de peurs, pas de rires ni de larmes (cette disposition est encore plus active face à un écran, pour l'évidente raison de la prégnance des images). Comprenons que cette adhésion imaginaire n'est précédée d'aucune preuve ; elle n'attend aucune attestation de vérité ; elle accueille la représentation parce que c'est une représentation, c'est-à-dire une réalité *sui generis*, laquelle s'annonce par des formes et une esthétique spéciales, calculées par l'auteur, quelque sens qu'on donne à cette esthétique et de quelque manière qu'on s'y rende sensible – d'une manière savante ou spontanée, cultivée ou populaire.

À l'inverse, la logique du trauma s'affirme quand, pour confronter le sujet à une épreuve de vérité, on lui présente ce qui serait un réel *avant toute représentation*, un réel sans fards, exposé *a priori* dans sa nudité, par exemple sans s'épargner la crudité du sexe, de la violence et de la mort ; donc des faits sans visée idéale, soit dépouillés de style et d'esthétique (si c'est possible), soit perceptibles malgré ces formes et à travers elle. Ainsi s'affiche l'ultime perversion sexuelle dans la prose sadienne<sup>7</sup>. Cette tendance, qui aboutit à dévaluer les valeurs traditionnelles de l'art et à les séparer de toute valeur morale, entre peut-être aussi dans le projet de certaines œuvres plastiques contemporaines, si discutées, conçues sur le principe du *ready made*, comme le pissoir de Marcel Duchamp. C'est plus sûrement l'esprit dans lequel la presse fait ses délices des faits divers ; et c'est en outre ce qui explique l'usage de l'hypotypose par l'information télévisuelle qui se réjouit de nous mener sur des « scènes de crime » lorsqu'il ne reste plus sur le trottoir qu'une flaque de sang séché, sur laquelle le cadreur se fait un devoir de zoomer lentement pour qu'on voie bien tout ce qui a pourtant disparu du champ de vision, les armes et les cadavres.

Dans tous ces cas, l'impossibilité, pour le sujet récepteur, d'effectuer une transaction et une *transition* entre le monde extérieur et son monde intérieur n'engendre du reste pas seulement des affects de stupeur ou d'effroi ; ce peut aussi bien être un puissant vecteur d'indifférence, de banalisation de l'horreur. C'est ainsi

qu'une certaine histoire scolaire des camps de concentration nazis pourrait bien, à trop vouloir montrer des traces réelles de victimes réelles, ne fabriquer que des sujets impassibles.

La logique du trauma a pour première conséquence le fait que les récits qui la recueillent – y compris sous forme de fragments, pièces, bribes, etc. – ne peuvent jamais enrichir l'expérience du sujet ; ils ne créent pas les cadres d'une culture personnelle. Walter Benjamin, que commente H. Merlin-Kajman en plusieurs passages de son livre, imputait à ce phénomène d'appauvrissement de l'expérience des racines anciennes. Benjamin remontait plus haut que la standardisation des produits de l'industrie culturelle ; il évoquait la perte de la tradition orale du conteur, parallèlement à la montée du roman, elle-même entraînée par la diffusion élargie des textes imprimés. Car le « narrateur » ne se contentait pas de dire, il mêlait à ses récits des éléments de sa propre histoire, il se prévalait d'une morale, il énonçait des principes de prudence, de médecine, de civilité, etc., et cette sagesse, exposée à travers de tels conseils, devait communiquer aux auditeurs une véritable expérience – légitimée par la tradition et les ancêtres<sup>8</sup>.

L'argumentaire d'H. Merlin-Kajman ménage une autre surprise. Si la logique du trauma, dont on peut supposer qu'elle investit peu ou prou les différentes sphères du discours, la sphère médiatique en premier lieu, mais aussi celle de l'éducation, la sphère politique, les arts, s'exerce quand on dissout la représentation dans le réel, elle s'impose avec la même force si on entreprend dans l'autre sens de dissoudre la réalité dans sa représentation, et si, pour dénoncer le pacte imaginaire envisagé plus haut, on rejette comme accessoire ou illusoire la capacité des textes ou des images à imiter la vie et ses œuvres de chair, c'est-à-dire en fin de compte à leur donner un sens ou bien à les idéaliser. La critique de « l'illusion référentielle », expression qui a fait florès, caractérise les approches savantes de la littérature depuis cinquante ans (approches qui doivent une part de leur succès à la faiblesse des analyses psychologiques des œuvres). Le rejet du réalisme naïf est même devenu une spécialité des professeurs de lettres, voués à analyser les textes sur la seule base de leurs règles de production et en général de leurs conditions formelles de fonctionnement, dans l'espoir d'éveiller

7 Dans une conférence de 1970, Foucault souligne la revendication de vérité absolue que Sade attache aux crimes qu'il met en récit. Voir Foucault, 2013, p. 149 et suivantes.

8 Benjamin, *Le narrateur*, 1971, notamment p.60 ; le mot allemand est « conteur », mais « narrateur » est la traduction finalement choisie par Benjamin.

les élèves à une appréciation gratuite de la « littérature ». Sur ce plan, on ne pourra qu'apprécier la prise de distance, certes prudente et mesurée, qu'effectue H. Merlin-Kajman, en relatant la déconvenue que lui infligea un jour son fils, un garçon de douze ans, qui avait pris au pied de la lettre, c'est le cas de le dire, la petite méchanceté confiée par Baudelaire dans *Le mauvais Vitrier*, qu'elle venait de lui lire.

H. Merlin-Kajman en arrive à se demander si « le rejet de l'illusion référentielle » ne serait pas lui-même « un écho traumatique » (p. 54). La question est d'autant plus intéressante qu'on peut la poser dans les mêmes termes aux historiens. En effet, depuis que le « tournant linguistique », dans les années 1980 cette fois, a recentré l'attention sur les univers symboliques et les rhétoriques inhérentes à la construction des documents – témoignages, récits, etc. –, on a pu mettre en doute la facticité même des événements. Sous le prétexte que le réel n'est jamais constitué de faits accessibles « tels quels », sans mélange, donnés dans leur pureté, puisqu'au contraire les faits sont toujours soumis à une saisie langagière ou conceptuelle préalable, et toujours pris dans le jeu du discours et de catégories préformées, on a dénoncé une quête naïve de « référentialité », ce qui, à l'évidence, recoupe exactement le penchant formaliste des études littéraires. Sauf que, comme le reproche Carlo Ginzburg à Hayden White (auteur important, encore très peu traduit en français), le risque est grand de s'en tenir alors à la diversité des points de vue possibles et à renoncer à toute quête d'objectivité – ce qui, dans l'étude des crimes de masse, pourrait même rendre impossible la réfutation du négationnisme, ou du moins la critique des historiens truqueurs et des politiciens menteurs (voir Ginzburg, 2004).

Prenons garde toutefois à ne pas trop vite penser que la littérature serait par essence exonérée d'effets traumatiques, et qu'elle aurait été gagnée ou contaminée à son corps défendant par une tendance étrangère. Hélène Merlin-Kajman constate plutôt la complémentarité des processus transitionnels et des processus traumatiques. Ce qui fait la saveur des études de *Lire dans la gueule du loup*, c'est justement une analyse des œuvres, y compris les classiques, tels textes de Bossuet, du cardinal de Retz ou d'Alphonse Daudet, comme étant aussi bien porteuses d'une possibilité d'ouverture et de partage qu'elles sont pourvoyeuses d'une efficace traumatique.

C'est pourquoi, de cette méditation qui ne triche pas avec l'angoisse et le désarroi, on retire en fin de compte une vision tragique de la culture, proche de

celle dont Simmel avait dessiné les grandes lignes au début du xx<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>. Nous comprenons que les œuvres et les multiples produits objectivés de la subjectivité, comme la littérature (mais aussi la musique, le cinéma, etc.), sont doués d'une évolution autonome qui se déroule au-dessus des individus, sans leur proposer une visée idéale, fondatrice d'un sens du monde. Nous comprenons ainsi que les œuvres contribuent assez peu et probablement de moins en moins à la formation de l'esprit, c'est-à-dire à la création de l'unité spirituelle du moi. Tragique : outre l'attrait exclusif, à la place des œuvres, pour les seuls « articles de variété », comme disait Hermann Hesse ([1943] 2002, p. 72), le fait que les œuvres, qui empruntent toutes sortes de chemins divergents, deviennent autant d'objets étrangers, séparés de nous, qui ne sont plus susceptibles d'accorder nos émotions esthétiques à notre existence morale.

François Jacquet-Francillon  
Université Charles-de-Gaulle-Lille 3

### Bibliographie

- BENJAMIN W. (1971). « Le narrateur ». In *Essais 2, 1935-1949*. Paris : Denoël-Gonthier.
- BOUCHET F. (2008). *Le discours sur la lecture en France aux xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles : pratiques, poétique, imaginaire*. Paris : Honoré Champion.
- DE CERTEAU M. (1980). *L'invention du quotidien*. Paris : UGE, coll. 10-18.
- DOLTO F. (1984). *L'image inconsciente du corps*. Paris : Éd. du Seuil.
- FOUCAULT M. (2013). *La grande étrangère. À propos de la littérature*. Paris : Éd. de l'EHESS.
- FREUD S. ([1920] 1973). « Au-delà du principe de plaisir ». In *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot.
- FREUD S. ([1919] 2010). « De la psychanalyse des névroses de guerre ». In *Sur les névroses de guerre*. Paris : Payot.
- GENETTE G. (1968). « Vraisemblance et motivation ». *Communications*, n°11.
- GINZBURG C. (2004). « L'historien et l'avocat du diable ». *Genève*, n°54.
- HESSE H. ([1943] 2002). *Le jeu des perles de verre*. Paris : Calmann-Lévy/Livre de poche.

9 Voir Simmel, 1988, p. 179-217. On sait que ce texte s'est attiré une intéressante critique de Cassirer dans sa *Logique des sciences de la culture*, de 1942. L'idée tragique trouve cependant un remarquable écho dans l'idée d'« échec de la culture » avancée par Romain Gary dans la préface pour l'édition américaine de son roman *Europa* (1972).

- MERLIN-KAJMAN H. (2009). *La désobéissance de Pyrame*. Paris : Belin.
- SIMMEL G. ([1911] 1988). « Le concept et la tragédie de la culture ». In *La tragédie de la culture*. Paris : Rivages, p. 179-217.
- VALABREGA J.-P. ([1980] 1992). *Phantasme, mythe, corps et sens*. Paris : Payot.
- WINNICOT D. W. (1976). « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels ». In *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris : Payot.

---

**RUCHAT Martine. Édouard Claparède. À quoi sert l'éducation ? Lausanne : Éditions Antipodes, 2015, 392 p.**

La biographie d'Édouard Claparède rédigée par Martine Ruchat se situe délibérément sur le registre de l'intime en prenant comme source première l'abondante correspondance retrouvée dans ses archives personnelles mais aussi reconstituée avec ténacité dans les fonds privés de ses principaux correspondants. Ce choix nous rappelle à quel point les événements de la vie privée d'un individu peuvent influencer sur ses orientations professionnelles : le décès ou la maladie d'un proche, l'observation faite sur ses enfants, son propre état de santé ou ses humeurs vont orienter ses sujets d'étude et ses interrogations métaphysiques. Par ailleurs, il permet de montrer l'imbrication étroite entre vie privée et vie professionnelle chez certains intellectuels. Or cette imbrication se joue à double sens. La vie professionnelle déborde en effet largement sur la vie familiale : c'est ainsi qu'Édouard Claparède consacre une partie de sa fortune personnelle à l'institut d'éducation qu'il entend créer, qu'il ouvre les portes de son domicile, le Vieux Champel, à toutes sortes de réunions et poursuit ses innombrables comptes rendus, rédactions d'articles et correspondance chez lui, ses archives de travail envahissant peu à peu son espace intime. Mais, à l'inverse aussi, sa vie familiale et privée s'incruste dans sa vie professionnelle et lui en donne le ton. Les réunions avec ses étudiants et collègues prennent ainsi l'allure de folles escapades dans la nature avec une prédilection pour le camping sauvage et les couchers dans le foin, d'escalades en montagne, de dîners amicaux, de représentations théâtrales, voire d'affinités amoureuses ; conciliant comme le dit le titre d'un des chapitres « Étude et plaisir ». La femme de Claparède, Hélène Spir, puis son fils et sa fille sont mis

à contribution dans ses projets (chacun y apportant ses propres lubies), ce qui souligne les liens étroits entre vie familiale et affaires professionnelles.

Ce travail permet par ailleurs de proposer une vision véritablement transnationale de la naissance des sciences de l'éducation et de l'Éducation nouvelle en Europe, non pas dans une histoire comparée qui mettrait en exergue l'apparition simultanée de courants pédagogiques similaires, mais en apportant des preuves de l'incroyable circulation des idées ; une circulation qui passe par le contact concret entre des hommes et des femmes qui correspondent, puis se rencontrent dans des colloques, lient des amitiés fortes, s'invitent et se rendent visite dans un cadre à la fois professionnel et privé, les relations se faisant d'homme à homme, d'homme à femme, de famille à famille. Les lettres entremêlent des informations d'ordre scientifique et des nouvelles d'ordre privé sur la naissance d'un enfant ou la mort d'un proche, la santé d'untel ou d'untel... Édouard Claparède entretient ainsi un contact épistolaire intime avec Alfred Binet, Henri Piéron, Ovide Decroly, pour ne citer que les plus célèbres, et l'on comprend bien alors que la simultanéité des initiatives comme l'apparition parallèle de laboratoires de psychologie expérimentale, d'instituts pédagogiques ou de revues n'est pas le fruit du hasard ou d'un air du temps, mais bien d'une interaction négociée, souvent amicale, parfois légèrement concurrente entre hommes qui se connaissent et débattent de leurs idées.

Un peu comme dans la fresque proposée par Stefan Zweig dans *Le monde d'hier*, on ne peut qu'être frappé par l'intensité de ces échanges à l'intérieur d'une élite intellectuelle très polyglotte et imprégnée de paneuropéisme. Non seulement ils passent leur temps à voyager pour se rendre dans des congrès, colloques et autres rencontres qui se disent internationaux et sont en fait plutôt très européens, mais ils collectionnent des revues et ouvrages publiés dans ces différents pays, lisant avec aisance ou se faisant traduire des textes aussi bien en anglais, en allemand, en français qu'en italien ou en espagnol, tout en échangeant et en faisant des recensions d'autres écrits dans des langues moins accessibles comme le russe, le hongrois ou le polonais.

La description vertigineuse de ces innombrables rencontres et événements scientifiques permet alors de saisir à quel point les sciences de l'éducation à leur début, par leur éclectisme et leur aspect expérimental, méritent à la fois leur appellation de sciences et le